

Les fanatismes  
aujourd'hui

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Alain Abelhauser  
Laetitia Belle  
David Bernard  
Francesca Biagi-Chai  
Mikaël Bonnant  
Pierre Bonny  
Myriam Chérel  
Pierre-Paul Costantini  
Barbara De Rosa  
Miloud Gharrafi  
Michel Grollier  
Lyasmine Kessaci  
Thierry Lamote  
Jean-Claude Maleval  
Élisabeth Marion  
Andréa Máris Campos Guerra  
Antoine Masson  
Corentin Mengual  
François Sauvagnat  
Véronique Voruz  
Laure Westphal

Sous la direction de  
Romuald Hamon  
Yohan Trichet

# Les fanatismes aujourd'hui

Enjeux cliniques  
des nouvelles radicalités

Préface de Pascal Ory

érès  
éditions

Cet ouvrage est issu du colloque international interdisciplinaire « Les fanatismes, aujourd'hui. Enjeux cliniques des nouvelles radicalités » qui s'est tenu les 13 et 14 octobre 2016 à l'université Rennes 2.

Publié avec le soutien de l'équipe d'accueil 4050, laboratoire « Recherches en psychopathologie : nouveaux symptômes et lien social » de l'université Rennes 2, l'Agence universitaire de la francophonie, l'université Bretagne Loire, le Conseil régional de Bretagne et Rennes métropole.



Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2018  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6078-5  
Première édition © Éditions érès 2018

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

## *Table des matières*

Préface <i>Pascal Ory</i> .....	7
------------------------------------	---

Introduction. Logique subjective du fanatisme et clinique du lien social contemporain <i>Romuald Hamon, Yohan Trichet</i> .....	27
---	----

### Première partie FANATISMES RELIGIEUX, POLITIQUES ET SCIENTIFIQUES

« Nom de Dieu » <i>Alain Abelhauser</i> .....	55
--	----

Fanatisme d'antan, de l'invention à l'imposture mystique <i>Romuald Hamon</i> .....	69
---	----

Le fanatisme d'aujourd'hui ou le triomphe de l'Un tout seul <i>Francesca Biagi-Chai</i> .....	95
---	----

Croyance et incroyance : fonctions des théories actuelles du complot <i>Lyasmine Kessaci</i> .....	115
Religion, science et psychanalyse : le sujet supposé savoir <i>Mikaël Bonnant</i> .....	125
Un cyborg presque parfait <i>Élisabeth Marion</i> .....	139
Le grand abandon <i>Véronique Voruz</i> .....	151
Le Kulturarbeit et ses défaillances : passé et présent <i>Barbara De Rosa</i> .....	163
Le pousse-au-fanatisme : dynamique de la provocation à l'époque des réseaux globaux et des guerres dissymétriques <i>François Sauvagnat</i> .....	183

## Deuxième partie

### FIGURES CONTEMPORAINES DE L'EXTRÉMISME ET POUSSE-À-LA-MORT

Jouir de la mort <i>Jean-Claude Maleval</i> .....	217
Racisme moderne et jouissance radicale du kamikaze <i>Myriam Chérel</i> .....	263

Usage extrémiste de l'acte <i>Michel Grollier</i> .....	279
Ravages des idéaux hors de leurs gonds, parfois jusqu'à la folie et la destruction... <i>Antoine Masson</i> .....	297
Les attentats-suicides terroristes : des meurtres de masse ? <i>Yohan Trichet</i> .....	319
L'innomé. De l'obscur au dire, l'espace du hors-sens <i>Pierre-Paul Costantini</i> .....	365
L'homme justicier : paranoïa quérulente et passage à l'acte meurtrier <i>Romuald Hamon</i> .....	385

### Troisième partie

#### RADICALISATION, PRATIQUE ET CLINIQUE

Radicalisation, lutte antiterroriste et (néo)bureaucratie <i>Thierry Lamote</i> .....	411
Le psychologue clinicien à l'épreuve de la « lutte contre la radicalisation » en milieux ouvert et fermé des services pénitentiaires <i>Corentin Mengual</i> .....	431
La propagande jihadiste : le cas de Daech <i>Miloud Gharrafi</i> .....	445

Bascules, et retour ? <i>Laetitia Belle</i> .....	467
La radicalisation et la honte <i>David Bernard</i> .....	481
Crimes de droit commun et crimes au nom de l'idéal Quelques spécificités des jeunes délinquants issus des favelas brésiliennes <i>Andréa Mâris Campos Guerra</i> .....	495
Clinique de la radicalisation <i>Thierry Lamote, Laure Westphal</i> .....	515
Fonctions subjectives des radicalités et traitements analytiques <i>Pierre Bonny</i> .....	541
En guise de conclusion. Radicalités contemporaines <i>Yohan Trichet, Romuald Hamon</i> .....	553
Les auteurs.....	563



## Préface

FANATISME, EXTRÉMISME, RADICALISME :  
COMMENT L'ENFER EST-IL PAVÉ ?  
LE POINT DE VUE D'UN HISTORIEN

Dans cette même université<sup>1</sup>, on me demandait en 1968 « d'où » je parlais – formule d'époque. Contrairement à Michel Foucault, je n'ai jamais considéré cette question comme policière en soi : tout dépend des conjonctures. *Hic et nunc*, je n'ai donc aucun mal à y répondre. Ici et maintenant, je parlerai à partir d'une discipline, l'histoire, qui a emprunté au grec le signifiant « enquête » (*historia*). Autant dire qu'il s'agit bien d'une science sociale, au même titre que la sociologie, l'anthropologie, la géographie, la science politique – ou encore, pour ne pas aller plus loin, la psychologie sociale. Sa spécificité, par rapport à ses consœurs, est d'avoir pour objet le temps. Le temps, pas le passé. En ce qui me concerne, j'y ajouterai un intérêt particulier

---

1. La conférence de Pascal Ory fut prononcée lors du colloque international interdisciplinaire « Les fanatismes, aujourd'hui. Enjeux cliniques des nouvelles radicalités » (13 et 14 octobre 2016, université Rennes 2).

pour les *cultures*, comprises comme autant d'ensembles de représentations collectives propres à un temps et à un espace donnés, générant une forme spécifique d'histoire sociale intitulée *histoire culturelle*. Cette histoire-là pose qu'on peut appréhender le fonctionnement des sociétés de multiples façons, mais sans doute jamais mieux qu'à travers leurs systèmes de représentations.

Pour l'histoire culturelle, le problème du *fanatisme* jaillit aujourd'hui d'une forte et même – disons le mot – violente demande sociale. Avant d'être un problème, c'est d'abord une question, celle de la définition du terme lui-même ; peut-être est-ce en cela qu'on peut repérer une période de forte densité historique (guerre, guerre civile, guerre de religion, crise économique, révolution, changement de régime, etc.) à ce qu'elle pose ou repose de très graves, au sens étymologique, questions de définition. En ce moment, il en est clairement ainsi du *terrorisme* ou du *blasphème*, de la *laïcité* ou du *populisme* – et donc du *fanatisme*.

#### AFFAIRE DE LEXIQUE

Je viens d'évoquer l'étymologie. Cette *science du vrai* (nous dit l'étymologie) met d'emblée en avant le lien du fanatisme avec le religieux, puisque le concept originel – d'origine romaine – renvoie à la figure du dévot tout entier attaché à sa dévotion (*fanum*, lieu consacré à une divinité), voire tout entier habité par son dieu. Encore l'Antiquité ne connaît-elle, en effet, que la figure, et l'adjectif qui la dessine (*fanaticus*). Pour qu'il y ait substantif, il faut, significativement, qu'on soit arrivé à la Renaissance. Et pour qu'il soit d'un usage courant, il faut attendre le siècle des Lumières.

Contemporain des guerres dites justement « de religion », Montaigne (1580, p. 600) n'utilise encore que l'adjectif alors qu'un peu plus d'un siècle plus tard le très athée abbé Meslier parle déjà – dans son for intérieur, exprimé par un journal publié après sa mort par Voltaire – du *fanatisme* des premiers chrétiens (Meslier, 1729, p. 100). Et c'est de cette nouvelle entité que Voltaire fera l'un de ses adversaires principaux, lui consacrant tout un article de son très répandu *Dictionnaire philosophique* qui n'en compte que soixante-treize. « Le fanatisme est à la superstition ce que la rage est à la colère » en est l'incipit (Voltaire, 1764, p. 75). Texte, au reste, toujours d'actualité, quand on y lit, par exemple : « Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ? » (*ibid.*, p. 77). En effet, que répondre ? En tous les cas, Voltaire, lui, a sa réponse, et l'on peut interpréter le fameux précepte de sa correspondance, « Écr. l'inf. », traduit par : « écrasez/écrasons l'infâme » comme tourné moins contre telle ou telle religion, fût-elle la catholique, que contre l'intolérance et le fanatisme dont venait de mourir le protestant Calas<sup>2</sup>.

En même temps, cette association du fanatisme à la religion s'est aussi, chemin faisant, retournée contre la formule. Un siècle, deux siècles après le temps de Voltaire, les combats des libéraux et des laïques ayant apparemment atteint leurs objectifs, à tout le moins en Occident, tout ce lexique s'est retrouvé comme

---

2. La formule apparaît le 25 février 1762 au sein d'une correspondance avec d'Alembert, dominée depuis plusieurs mois par les considérations sur le fanatisme, explicitement citée dans une lettre antérieure du « 8 ou 9 mai » 1761.

frappé d'obsolescence. Un nouveau système critique s'est installé, avec d'autres priorités. Au XX<sup>e</sup> siècle, la dénonciation du fanatisme a été peu à peu remise au rayon des vieilles lunes, comme combat *bourgeois*. Mais tout a changé avec ce que j'ai proposé ailleurs d'appeler la « Révolution de 1975 » (Ory, 2010), ce grand basculement des paramètres qui, inversant, à partir du milieu des années 1970, le sens des Trente Glorieuses, a remis sur le devant de la scène et à l'échelle planétaire (*global*) le religieux comme moteur de l'histoire : l'année 1979, par exemple, aura été à la fois celle de la révolution iranienne, qui reste, à l'heure actuelle, un agent capital de l'histoire mondiale, et celle de l'attentat contre la Grande Mosquée de La Mecque, passé à l'époque presque inaperçu en Occident mais premier signe du passage des dissidents salafistes à la lutte armée contre leurs anciens mentors saoudiens – plus de trois cents morts. Dix ans plus tard, l'année 1989 sera ainsi à la fois celle de la chute du Mur – clôturant un cycle marxiste de moins d'un siècle puisque ouvert en 1917 – et celle de la fatwa – jamais levée, on le sait – contre Salman Rushdie. La suite des événements a confirmé depuis lors la tendance.

Reste que si la notion a depuis retrouvé une évidente pertinence sociale, il importe cependant d'interroger le mot pour mieux interpréter la chose. La difficulté tient en effet au caractère intrinsèquement péjoratif du terme, seulement désamorcé à sa périphérie par l'us et l'abus, dans le langage culturel de notre temps, de la référence aux *fans*, qu'on parle ici de cinéma, de musique rock ou de sport, quand il ne s'agit pas d'une recette de cuisine – mais on voit qu'on n'utilise ici que l'abréviation du mot complet

qui, lui, reste la plupart du temps redoutable, et sans doute, ces temps-ci, plus que jamais. Dès qu'il est pris au sérieux, le fanatisme est en effet un mot de l'adversaire, au même titre que, par exemple, *scientisme* ou *secte*. Pour l'éclairer et éclairer son usage, je proposerai ici d'en préciser le sens par des concepts proches et par ceux qui lui sont opposés. Autre mot devenu obsolète que la nouvelle conjoncture a réhabilité, la *tolérance* figure aujourd'hui au sommet des valeurs dressées en contre-feu du fanatisme : le *Traité sur la tolérance* du même Voltaire (1763), issu de sa lutte pour Calas, aura été en France un succès de librairie aux lendemains des attentats de janvier 2015. Le fanatisme, en revanche, entretient depuis son origine antique d'évidentes relations avec l'*enthousiasme*, qui est possession par la divinité, et la *possession* pure et simple, qui suppose perte d'autonomie, voire d'identité, sous l'égide d'une force maléfique.

De cette confrontation triangulaire ressortent deux constats. Le premier est que *fanatisme* et *possession* définissent en creux les valeurs de la société agressée, qui apparaissent alors comme étant fondées sur la recherche de l'équilibre des forces et de la pacification des conflits. Le second est que le diagnostic de fanatisme se situe sur le plan de l'expression, qu'elle soit verbale ou comportementale : le diagnostic de fanatisme est phénoménal. La contribution de l'histoire culturelle sera alors de proposer un pas de côté et, laissant le verbal et le comportemental à de plus compétents, de s'en aller explorer le système de représentations qui structure ce mode d'expression, auquel on réservera, par-delà l'*extrémisme* et le *radicalisme* qui appartiennent encore à l'idéologique, le nom de

radicalité, qui renvoie, lui, à un mode de fonctionnement intellectuel, à mi-chemin de l'idéologique et du psychologique.

## DE LA RADICALITÉ EN CULTURE MODERNE

Pour éclairer cette radicalité, prenons ici en considération le rapport qu'elle entretient avec la modernité. Celle-ci est à la fois politique et culturelle. En France, elle naît politiquement des premières tentatives visant à fonder et à pérenniser un espace public d'expression du débat civique, à l'image des États Généraux s'auto-proclamant « Assemblée nationale » le 17 juin 1789. Culturellement, elle se traduira par la mise en place, contemporaine, d'un processus de sécularisation qui, avec le recul, distingue clairement l'expérience révolutionnaire française des premières expériences révolutionnaires de la modernité (néerlandaise au XVI<sup>e</sup> siècle, anglaise au XVII<sup>e</sup>, américaine au XVIII<sup>e</sup>), qui, elles, s'adossaient, au contraire, au religieux. Si on veut bien admettre que la modernité politique est l'effet de la proclamation de la souveraineté populaire, et la modernité culturelle l'effet de l'affirmation de la souveraineté de l'individu, une bonne partie du mouvement historique moderne pourra s'interpréter comme la résultante de la dialectique de ces deux souverainetés.

On sait que la notion même de radicalité participe d'une métaphore spatiale que j'interpréteraï comme la compensation en profondeur de la métaphore initiale de la modernité politique, issue elle aussi de l'expérience française, qui elle est une métaphore en étendue. Cette dernière substitue en effet à la spatialisation Ancien Régime des statuts (les trois *ordres*) celle des

*partis*, suivant une axialité droite-gauche. Celle-ci se cristallise progressivement, *via* les comptes rendus des débats de ladite Assemblée nationale, qui parlent très vite de droite et d'extrême droite, de gauche et d'extrême gauche. Le recours à l'image de la racine – issue, elle, de la culture politique anglaise, la première à parler des *radicals* – imposera petit à petit, à travers les sociétés libérales montantes du XIX<sup>e</sup> siècle, l'association du *radical* à la forme la plus démocratique du libéralisme – aspirant, par exemple, au suffrage universel. Ce projet est porté en France par des républicains assez rapidement associés au gouvernement dès lors que le régime devient, en effet, la République (il y a des *radicaux* à la tête du gouvernement français dès 1888) mais dont on trouve l'équivalent dans la plupart des régimes parlementaires de l'époque (en Amérique latine, par exemple). Cependant, on ne souligne jamais qu'au même moment en France, l'extrême droite opère sa mue populiste en recourant elle aussi à la métaphore radicienne, son plus prestigieux intellectuel, Maurice Barrès, fondant la théorie de ce qu'il appellera le *nationalisme* sur un violent rejet de ce qu'il qualifiera de *déracinement*<sup>3</sup>.

Le succès, aujourd'hui, de la problématique de la *radicalisation* signe la fermeture de la parenthèse socialiste, qui avait modifié les paramètres de l'axialité droite-gauche en vidant le radicalisme d'une bonne partie de sa virulence : un court moment, les *bolchéviques* de la révolution d'Octobre, costumés d'un qualificatif obscur pris tel quel à la langue russe, avaient

---

3. Le grand succès du roman *Les déracinés*, publié en 1897, installe définitivement dans le débat public cette métaphore ruralisante.

eu droit au *maximalisme*, puis le terme *communisme* s'était imposé comme formulation de la radicalité de gauche. Il signe aussi, me semble-t-il, les progrès d'une lecture psychologique du politique puisque le terme, venu lui aussi de la culture anglo-saxonne (*radicalization*, repéré vers 1885), s'est surtout implanté dans le débat public occidental au début du XXI<sup>e</sup> siècle, au sein des professionnels de la lutte contre le terrorisme.

C'est dans ces conditions que peut se délimiter jusqu'à aujourd'hui un espace radical, reconnaissable à un certain nombre de traits communs, qu'on peut réunir autour de deux pôles : absolutisme et bellicisme. Absolue est la démarche posant que son sens est tout entier dans la volonté d'*attaquer le mal à la racine*, ce qui suppose qu'on peut isoler la source du mal en question, au prix intellectuel d'une certaine réduction et au prix stratégique d'une *intransigeance* – c'est la formule, toute nouvelle, mise en avant au début de la III<sup>e</sup> République par l'intellectuel extrémiste Henri de Rochefort, qui passera sans transition de l'extrême gauche communarde à l'extrême droite nationaliste. On est ici au cœur de cette « éthique de la conviction<sup>4</sup> » dont Emmanuel Kant avait magnifié la logique dans la formule « *Fiat justitia, pereat mundus* » : que la justice soit, fût-ce au péril du monde. On est aussi au cœur de la variante culturelle de cet absolutisme, qui s'identifie à toutes les démarches puristes – celles,

---

4. Formulation de Max Weber dans sa conférence de 1919 sur « La politique comme métier », reprise dans *Le savant et le politique*. Weber la définit par opposition à l'« éthique de la responsabilité » (Weber, 1919).



par exemple, qui structurent depuis fort longtemps les iconoclasmes de toutes obédiences<sup>5</sup>.

À cette lumière le postulat utopique, posant que le paradis est possible ici et maintenant, avoue la source néoreligieuse de cette famille d'esprits, dont le premier théoricien, Thomas More, est un prêtre, mais dont les expérimentateurs s'échelonnent tout au long des passages à l'acte réunis par la pensée dominante des monothéismes sous le vocable, d'apparence toute religieuse, d'*hérésie*. On sait mieux, depuis les premiers travaux sérieux menés, dans l'orbite de Mai 68, sur l'histoire du phénomène, que cette tradition d'un paradis séculier a été parsemée d'échecs souvent sanglants, du minuscule *Batavia* étudié par Simon Leys aux gigantesques mobilisations maoïstes étudiées par le même (Leys, 1971, 2003). Une figure intéressante s'y donne libre cours : celle de l'intellectuel criminel de masse, de Jeronimus Cornelisz à Pol Pot.

On voit qu'il y a un *côté obscur* de cette force absolutiste, qui s'origine tout entier dans la figure de la guerre. Ainsi le revers de l'utopie sera-t-il la théorie du complot, dont le premier historien de l'antisémitisme, Léon Poliakov (1980), a bien montré qu'il avait partie liée avec la modernité politique, ne serait-ce qu'en s'y opposant : le mythe du complot judéo-maçonnique, inventé par l'abbé Barruel<sup>6</sup> retournant contre les Lumières le mythe du complot jésuitique

---

5. Rappelons que l'iconoclasme hébreu, d'où découlent les iconoclasmes chrétiens et musulmans, sort des deux premiers commandements de Dieu à Moïse.

6. Ce prêtre catholique anti-révolutionnaire ajoute en 1806 les Juifs au dispositif qu'il a imaginé dix ans plus tôt, limité alors aux francs-maçons.

forgé par elles à une époque où les conflits autour du pouvoir ne s'exposaient pas dans l'espace public, cher à Habermas, mais se réduisaient à autant de « révolutions de palais ». À ce stade notons que, de même qu'il y a un complotisme de droite et un complotisme de gauche, la dénonciation du « système » ne distingue pas la gauche de la droite : elle distingue les radicaux des *modérés*, du *Marais*, des *centristes*, des *opportunistes*, des *sociaux-démocrates*, etc. « Je vomis les tièdes » : la formule de Dieu lui-même les réunit. Qu'elle nous vienne de l'Apocalypse (« Puisses-tu être froid ou bouillant ! Ainsi parce que tu es tiède, que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche » [3, 15-16]), dit beaucoup sur l'état d'esprit qui prévaut ici.

La radicalité est intrinsèquement liée au bellicisme. Le radical a une vision binaire de l'univers, et on rappellera ici que le concept de *manichéisme* renvoie, à travers le Persan Mani, au type achevé du fondateur de religion persécuté et vaincu, contre-modèle du Christ ou de Mahomet. Le radical est fasciné par la violence, accoucheuse de l'Histoire. À cet égard, le siècle qui nous précède va de Georges Sorel, dont les *Réflexions sur la violence* feront qu'il mourra admiré de Mussolini et admirateur de Lénine (Sorel, 1908), au *Nous sommes en guerre* de Beppe Grillo et Gianroberto Casaleggio, livre fondateur du mouvement Cinq étoiles (Grillo, Casaleggio, 2011). Mais il est, au fond, fasciné par la mort, comme le délimitent, de part et d'autre de la Seconde Guerre mondiale, le « Viva la muerte ! » de la Légion espagnole des généraux Franco et Millan-Astray, jeté au visage du libéral Unamuno en 1936, et le « Après tout, il n'y a que la mort qui gagne » du maréchal Staline, en 1944, lancé au Kremlin, au cœur

de la nuit russe, à destination d'un certain Charles de Gaulle, qui en prendra note dans ses *Mémoires*, avec un mélange indécidable d'admiration et de répulsion (de Gaulle, 1959).

## LES TROIS RADICALISMES

À partir de là, il est à la fois difficile et nécessaire de distinguer ce qui revient au radicalisme religieux, au radicalisme politique, au radicalisme culturel. Le premier est issu des réactions que nous qualifierions aujourd'hui d'*identitaires* des adeptes de la *religio*. Ce terme latin, applicable à toutes les religions du monde, n'a pas dans la culture polythéiste le sens que nous lui donnons aujourd'hui, influencés que nous sommes par la révolution chrétienne. Il définit non pas un dogme, résumé en un credo, fondé sur un texte sacré, mais, de manière strictement phénoménologique, le respect scrupuleux des rites, une dévotion. Dans les sociétés préchrétiennes, tout est politique et la religion est la symbolisation du politique : un peuple = une religion. Face à cette mise en rites de l'institution politique, les élites juives, par exemple, s'en sortent bien puisque au fond, sous un regard perse ou romain, le monothéisme juif, qui n'est pas fondamentalement prosélyte, n'est jamais que la forme juive du religieux – j'allais dire : la forme juive du polythéisme. Tout se gâte avec le monothéisme universel des disciples du Christ. Là, *tout est religieux*, en un sens nouveau d'adhésion à la vraie voie du Salut, exclusive des autres. L'iconoclaste Polyeucte, chanté par Corneille, détruit les idoles dites « païennes », comme quatre siècles plus tard Mahomet va détruire des centaines d'idoles à La Mecque – et

comme aujourd'hui même les fondamentalistes wahhabites qui règnent en Arabie saoudite ont entrepris, paradoxalement, la destruction systématique des lieux de mémoire du Prophète dans la même ville.

Reste que le glissement du radicalisme religieux au radicalisme politique définit le passage à la modernité politique. Dès le Moyen Âge, les ordres mendiants (dominicains et franciscains) promeuvent un discours qui évoque déjà, par plus d'un trait, ce que nous appelons aujourd'hui *populisme*, depuis la critique des élites jusqu'à la haine des Juifs. En outre, le court règne du dominicain Savonarole à Florence annonce les programmes radicaux de certains des protestants fondamentalistes, façon Thomas Müntzer – dont Engels fera un précurseur du communisme. Tout au long de l'histoire chrétienne, le clerc chrétien sera ainsi plus aisément *social* que *libéral*. Le passage au mouvement ouvrier révolutionnaire athée se fera *via* les multiples déclinaisons de cette utopie sociale de référence chrétienne, chez laquelle le *Pauvre*, le *Travailleur*, le *Peuple* est assimilé au Christ souffrant, livré en sacrifice. Marx, issu d'une famille juive convertie au christianisme, et Engels, issu d'un milieu luthérien strictement piétiste, achèveront le transfert du messianisme sur la tête du prolétariat. L'invention symétrique du nationalisme, comme réponse populiste à la montée du mouvement ouvrier, réconciliera de son côté le peuple et la religion – comme chez l'agnostique Maurras, dont le soutien au catholicisme est purement patriotique. Quand, dans l'entre-deux-guerres, les libéraux italiens inventeront le concept de *totalitarisme*, ce sera une manière pour eux – à commencer par le premier théoricien de la formule, l'Autrichien Franz